

la congrégation ; il ne m'en reste plus qu'une à avoir, elle est promise, je la connais.

Mgr Labelle est parti à midi, content. Il a été près de deux mois ici.

*Vendredi, 20 juin.* — Je ne suis pas bien aujourd'hui. Je ne m'occupe à aucun travail sérieux. J'enveloppe des mémoires et je les adresse. Je lis quelque peu. Je me couche et dors. Je prends une soupe et un œuf à la coque dans mon lit ; et à cinq heures du soir je me lève pour vous tracer ces lignes. Je me sens mieux. Demain quand j'aurai dormi, je serai très bien. Bonsoir !

*Samedi, 21 juin.* — Je suis bien, très bien, parfaitement bien. J'écris une lettre à Mgr Jacobini, et je la lui porte. Je reçois votre lettre du 8 juin.

Les grandes fêtes se succèdent et je n'y suis pas : la Pentecôte, la procession, et dans quelques jours l'inauguration du tableau de St-Lin. Croyez que c'est pour moi un sacrifice. Je le mets sur l'autel du calvaire secret avec les autres victimes ignorées. Mais, à mon retour, nous aurons d'autres fêtes, et j'y serai : la consécration de l'église, l'installation des reliques, etc.

Ne craignez pas que le travail me prédispose à quelque longue maladie. Je travaille beaucoup, mais avec mesure. L'expérience m'a appris depuis longtemps que l'esprit est un arc qu'il faut debander de temps en temps ; et voilà pourquoi je me donne si souvent de petites récréations ; voilà pourquoi je m'arrête quand je me sens indisposé. Du reste travailler malade n'avance à rien. Avec beaucoup d'efforts, on ne produit que des pages languissantes, qu'il faut reprendre le lendemain, avec une peine d'autant plus grande que l'ouvrage a été gâté une première fois. Alors, pour ne pas perdre complètement mon temps, je fais de petites besognes de détail qui ne fatiguent pas, au contraire qui empêchent de s'ennuyer, et qui tout de même sauvent des heures précieuses pour plus tard.